

Le croyant

Louise Cotnoir

Numéro 67, printemps 1996

La croyance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cotnoir, L. (1996). Le croyant. *Moebius*, (67), 105–110.

Le croyant

Louise Cotnoir

Le bruit intermittent des coups de feu après les rafales de mitraillettes, le craquement des crânes défoncés avec la crosse des armes, quelques têtes montées sur des pieux de fortune fixent la scène, leurs regards aveuglés de sang. Le *Warrior* jette les corps dans les débris des maisons en flammes. Certains paysans, encore vivants, hurlent d'être avalés en grésillant sur l'immense brasier d'où s'élèvent d'épais nuages de fumée qui s'éloignent au-dessus de la rivière.

Sur Madison Avenue, derrière ses lunettes noires cerclées d'or, il revoit avec bonheur ce « travail bien fait » : au bord d'un cours d'eau avantageusement situé et sur les rives duquel il surveillait les « fourmis jaunes » en contrebas... Après le tonnerre des obus, le sifflement des balles, l'incandescence du napalm, il regardait les petits hommes se tordre sur les deux berges, des femmes et des enfants éventrés, des survivants s'enfonçant dans la jungle redevenue silence, sans un oiseau. Avec quel plaisir il vérifiait méthodiquement les gisants et leur expédiait une balle dans la tempe, comme il poussait, à coups de pied, les cadavres dans la rivière sinueuse qui allait les recouvrir de ses couches d'alluvions, en faire des fossiles. Sous le ciel violent, zébré d'éclairs rouges, il a joui, avec force blasphèmes et injures, dans le con en sang d'une femme au bras droit arraché. Il porte autour du cou son scalp séché, en souvenir de ce « bon moment ». Il ne comprend toujours pas pourquoi on l'a obligé à abandonner ce territoire à ces barbares, à ce peuple qui ne savait pas se gouverner, qui mettait le feu à ses

propres rizières, tuait femmes et enfants quand leur village était cerné, une race qui ne méritait pas les bombes, le napalm, les cartouches que son pays, à lui, avait fabriqués et dépensés en vain... «Il aurait mieux valu les lapider!» Des va-nu-pieds sans solde, capables de supporter la faim pendant des jours, de se promener dans cette jungle gorgée de moustiques sanguinaires, de rire sous la pluie diluvienne, de vivre sous la terre qui prenait au piège les tanks et les hommes, les enfonçant dans la boue, les noyant... Ces dégénérés lui faisaient l'affront personnel de refuser Dieu et la Liberté! Mais lui, le *Warrior*, comme le surnommaient ses amis de fortune, il ne céderait jamais sa terre tourmentée à ces Impurs, à ces Infidèles puant le sang de ses frères morts là-bas, pour rien, âmes errantes sur un sol infecté d'yeux effilés et cruels...

À dix-huit ans, l'armée se présente comme l'évasion suprême pour ce jeune Blanc pauvre du Mississippi à qui le père alcoolique, mi-bête, mi-homme, apprit tôt la douleur des coups de poing au ventre, la brûlure aiguë de la lanière à affûter les rasoirs sur sa figure... Pendant que les Nègres travaillent, s'achètent une maison, fréquentent même les universités, deviennent prêtres, avocats ou médecins, sa mère et les trois enfants croupissent dans la misère et la saleté. Il rêve déjà d'étendre, d'une droite fulgurante, ce père indigne sur le plancher crasseux de la cuisine. Ne plus entendre ses vociférations d'halluciné, les sanglots des sœurs, les cris de la mère. Un jour, il serait assez fort pour étrangler de ses mains nues cet homme qu'il maudissait en pleurant. Il en a la certitude, c'est un croyant. Et l'armée lui semble alors comme un appel de Dieu en personne, une vocation. Il tuerait par devoir, avec l'approbation de tous, voire même, leur admiration pour son dévouement patriotique. Et la guerre comblerait ses désirs, ses espoirs les plus fous : un voyage à l'étranger, un salaire garanti, le plaisir des armes et peut-être en sus, les médailles, la gloire. Donner la mort dans ces conditions privilégiées s'avère une profession fort honorable pour cet adolescent mal sorti de l'enfance où on l'a nourri de Guerres saintes, de Libérations démocratiques et de Bible douteuse qui mêlait les pires furies meurtrières aux meilleures intentions. L'armée serait son viatique!

En descendant Madison Avenue, vêtu de son uniforme d'embuscade, le béret réglementaire sur son crâne rasé, ses bracelets de force en cuir clouté, ses bottes lustrées comme

des miroirs, il fend la foule de ses bras musclés et serre les dents pour qu'on admire le tatouage en forme d'araignée qui tapisse sa gorge jusqu'au menton. Il se sent respecté quand les gens, ahuris par cette troublante apparition, s'écartent sur son passage et il s'offre le plaisir des vitrines luxueuses avec la peur dans les yeux des femmes... Elles perçoivent son projet de ramener les morts de cette guerre sans nom, sans fin, sans gloire comme si de la haine quelque chose de vivant pouvait naître. Certains promeneurs esquissent un sourire complaisant, d'autres plissent les paupières devant ce sinistre rappel de leur Histoire, quelques-uns envient ce corps-machine qu'il porte avec l'assurance de ceux qui ont la foi. N'arbore-t-il pas une croix de cendres à son front ?

Dans un enchevêtrement de ruelles, un véritable labyrinthe d'impasses, d'arrière-cours, de chemins de traverse, des animaux, des femmes, des enfants, tous mêlés et sales, avec leur odeur tenace d'ail et de gingembre, s'enfuient à son arrivée. Il hait cette vermine devenue muette comme le destin, avec ses yeux à vous montrer l'emplacement de l'Enfer. Il essuie ses paumes moites sur son costume de guerrier, a soudain envie de décapiter ces têtes avec leurs propres machettes ou de prendre quelques-uns de leurs enfants de putes et de leur tirer des pierres... Sa mission le renvoie à des jeux d'enfant : descendre à la fronde, plus tard à l'arc, puis au fusil de plomb les oiseaux, les écureuils et les rats. Sous le soleil exaspérant, une enfant de dix ans s'avance et le défie. En guenilles, une grenade au fond de sa culotte, elle se fait éclater en pièces dans une puanteur de soufre. Il saigne légèrement à la tempe, deux ou trois de ses camarades sont blessés. Sur la place de terre battue, il organise aussitôt minutieusement la riposte, aligne femmes et fillettes de ce dérisoire village. Après les avoir rouées de coups, les soldats les violent systématiquement et les laissent à demi mortes dans les tranchées qui longent la route du retour au campement. C'est un homme consciencieux, quelqu'un sur qui l'on peut compter. Il a déjà été nommé « recrue de l'année », a reçu la mention de « tireur d'élite » et sur son cœur est épinglé tout ce qui peut se porter comme quincaille militaire. Le *Warrior* est un preux Chevalier...

Dans *East Harlem*, l'ennemi devient flou au fond de son regard sans larmes. « Réformé, vétéran ». Une sorte de brume confuse envahit son esprit, et c'est presque tous les jours maintenant qu'il doit rallumer sa ferveur en débarras-

sant la Cité des pigeons, des écureuils, des rats, des *bag-ladies*, des clochards, des étrangers... Un écolier noir quitte l'école un peu tôt. Il le rappelle à l'ordre et c'est titubant sur des jambes déchiquetées par une grenade que le vaurien rentre à la maison mourir au bout de son sang... Dans la fusion de son être guerrier et croyant, il allume certains dimanches des incendies dans les ghettos ethniques pour renouer avec l'odeur de napalm, pour redescendre au fond des marais et joindre sa voix au chant des Croisés, se confondre aux eaux bourbeuses de leur sommeil paisible de *Rachetés*. Il marche d'un pas ferme, entend mener son projet à son accomplissement. Et c'est sans s'en rendre compte qu'il se retrouve à l'intersection de Bowery et de Hester Street, en éprouvant la sensation de sécurité que la caserne lui avait donnée comme une compensation pour son enfance volée.

Dès son engagement, il comprend la logique, le pouvoir et la séduction de l'armée: une vie propre, ordonnée, secrète et des amis. Car il y a, en plus du plaisir de jouer aux cartes, de boire et de lever des filles les week-ends de permission, la *fratrie*. Une singulière communauté, en quelque sorte une famille élargie, éphémère et, tout à la fois, éternelle. Étendu sur le lit étroit de sa chambre meublée, il fixe la peinture écaillée au plafond, en rêvant. Il doit reprendre des forces avant la nuit qui descend par la fenêtre grillagée sur le canapé recouvert d'un tissu imprimé de fleurs orange où il a déposé son revolver et son couteau à cran d'arrêt. Mais avant de s'endormir, il ouvre son cahier quadrillé – comme ceux qu'utilisent les comptables – pour y enregistrer sa nouvelle victoire. Il fera plus tard le total mensuel. Il dépose le Grand Livre sur la table de nuit et se lève pour ajouter une tache noire sur un agrandissement du plan de la ville collé au mur. Seul élément décoratif de son logis plutôt ascétique, cette carte rappelle celles dont se sert le personnel des états-majors: découpée selon le tracé des différents quartiers, elle est couverte de punaises noires, rouges et jaunes, aux couleurs de ses victoires. Il caresse au passage le sabre japonais de cérémonie qu'il a rapporté de sa Croisade moderne, comme les Chrétiens ramenaient en Terre bénie les objets sacrés du Saint-Sépulcre... De nouveau allongé, il méprise, en serrant les dents, son époque, ce pays et cette ville qui n'accordent au passé qu'une dimension relative. Il serait leur Messie et leur Mémoire! Dans ce délire obsessionnel, il atteint une sorte de torpeur,

d'abrutissement, de somnolence qui s'apparente à l'extase, et il s'endort, presque réconcilié.

Depuis deux semaines, la pluie ne cesse de tomber. Tout son équipement en est imbibé, il n'est pas sûr que ses armes soient encore en état de fonctionner. Le *Warrior* avance péniblement, désigné par le sort pour occuper la tête de sa compagnie. Les hommes serpentent l'un derrière l'autre entre les palmes des bananiers. Tous savent que l'Ennemi abat le premier ou le dernier membre de ces files indiennes. Tactique pour saper le moral. Mais il en faut davantage pour intimider l'homme qui s'attaque avec ardeur aux lianes, les fauche, ouvre un sentier aux camarades qui le suivent comme les disciples confiants du Christ. Pourtant, ils se figent tous quand ils reconnaissent, à travers le bruit constant de l'eau sur les feuilles, la détonation. L'homme chancelle mais reste debout, médusé comme devant une apparition. Il ne sent aucune douleur, touche sa tempe d'où aucun sang ne coule. Il sourit, illuminé, continue sa marche sur les eaux, le projectile coincé entre l'os occipital et le pariétal. La troupe lui emboîte le pas, en silence, chacun des hommes étant certain d'avoir assisté à un miracle. Au retour, ils raconteront à leurs enfants comment l'Ennemi, terrorisé de ne pas voir s'écrouler le soldat, avait pris la fuite, en implorant les dieux de ses Ancêtres. Ils avaient réussi ainsi à en tuer une bonne vingtaine. Durant la nuit, le *Warrior* avait demandé des comprimés au médecin contre son mal de tête insupportable. Conscientieux, ce dernier avait radiographié la blessure. La balle, rendue visible, l'avait étonné, sans plus. Ses yeux s'étaient habitués depuis longtemps à l'horreur, à l'étrangeté. De façon mécanique, il avait signé l'ordre de rapatriement avant de tendre au soldat des capsules de cocaïne. L'homme, très poli, l'avait remercié par une formule aux résonances curieuses dans ce lieu de mort : *God bless you*.

Sur Bowery Street, la nuit se remplit des râles des clochards recroquevillés sous les épaisseurs de leurs guenilles. Plusieurs déjà, ivres morts ou *shootés*, finissent de s'injurier et s'enroulent dans des cartons ou des couvertures grises offertes par l'Armée du Salut. Ils donnent des coups de pied frénétiques pour écarter les rats. Parmi les sacs de vidanges éventrés, les déchets éparpillés, il s'avère de plus en plus difficile pour les éboueurs de les discerner. Aussi, il arrive parfois que l'un deux plante sa pelle dans leurs reins ou leur coupe une jambe, par mégarde... Cela est bien

ennuyeux, cela dérange les policiers, les ambulanciers et bien sûr, la Compagnie à qui ce genre d'incidents n'apporte que des tracas. L'homme avec une balle dans la tête et les yeux injectés de sang partage cet avis. C'est pourquoi, dès son retour au pays, il a entrepris la lourde tâche de débarrasser la rue de cette racaille. Et la Bowery Street se trouve à deux pas de chez lui. Pourquoi ne pas rendre service aux voisins, à la ville, à son pays? Le *Warrior* s'exalte à la pensée qu'il peut, à lui seul, transformer le monde, le nettoyer de toutes ces impuretés, en faire un nouvel Éden. N'est-il pas un soldat de Dieu, un Croisé des temps modernes avec sa Croix tatouée rouge sur le cœur? Il conçoit son travail d'élimination comme «un service à la communauté». Il vibre d'une énergie étrange et d'un surprenant bonheur quand il affûte son rasoir sur la lanière de cuir dont son père se servait pour le corriger. Il se perçoit comme un héros de ses promenades solitaires, durant cette gymnastique qu'il pratique juste avant le lever du jour. Avec son cerveau détraqué, il se faufile parmi les corps enchevêtrés sur le trottoir comme à travers les lianes d'une jungle épaisse, sûr de son bon droit, éprouvant la présence rassurante du rasoir, son double, ce compagnon qui ne le déçoit jamais. La balle se réveille dans la tête du *Warrior*, lui donne des crampes. Il a peur de se mettre à crier. Il allume une cigarette parfumée au kif et chante longtemps, comme à la messe, un psaume de son enfance: «*All my trials, Lord, soon be over*». Une sorte de prière pour lui-même et pour l'itinérant, l'étranger, l'homme de couleur, enfin, pour l'Autre à qui il va proprement trancher la gorge.